

« Pourquoi je n’irai pas faire une passe ? »

Drogue, argent : la prostitution et ses dépendances

Célia, 35 ans, élève ses deux enfants tout en enchaînant les petits boulots, dans la banlieue de Lille. A 17 ans, elle commence à se prostituer, et ce durant de nombreuses années. Elle raconte son parcours, ses addictions, les difficultés pour en sortir, sa précarité financière. Tout cela avec un recul étonnant.



« C’est pas quelque chose d’anodin quand même, tu vas te vendre à quelqu’un pour une prestation sexuelle. Il n’y a pas de plaisir. Moi, je pouvais limite lire le journal pendant une passe, c’était vraiment pour l’argent. »

Son pseudo, c’est Célia. Le pseudo qu’elle utilisait quand elle faisait le trottoir dans les rues du Vieux-Lille. Parler de son histoire ? Ce n’est pas un problème pour elle, elle le fait d’ailleurs avec un détachement déconcertant. Mais pas à visage découvert. Non. Quand on lui demande quel nom elle souhaiterait utiliser à la place du sien, la réponse est immédiate : Célia. Après tout, c’est une histoire de prostitution qu’elle raconte. Son histoire.

« Tu n’es pas dans ton état normal ... et puis voilà »

Quand Célia se prostitue pour la première fois, elle a « 17 ou 18 ans ». Elle habite à la Madeleine, près de Lille, avec ses frères et sa mère, qui les élève seule. Son père ? « Il servait à rien, il ne m’a

pas élevée. On est trois enfants de trois pères différents ». Mais son enfance n'a rien de « chaotique », rien qui « la prédestinait à finir comme ça », assure-t-elle. Sa mère travaille dur pour subvenir à leurs besoins et elle ne se considère pas comme à plaindre. Le problème pour elle, ça a toujours été « ses fréquentations ». Et la drogue. Elle arrête l'école, traîne avec des filles qui se prostituent, commence à consommer et à dealer.

« Je vendais, au début. J'ai d'ailleurs fait six mois de prison pour détention et revente. C'est comme ça que j'ai connu les filles de la prostitution, je leur en vendais. Et je les accompagnais aussi. Jusqu'au jour où je me suis dit pourquoi pas moi ? Tu n'es pas dans ton état normal et puis voilà. Si tu y vas la première fois et que tu n'arrives pas à monter dans la voiture, ça va tu es sauvée. Mais si tu es tentée, tu hésites sur les deux premières voitures mais tu montes dans la troisième ... Tu es fichue. »

« Il m'a mis une patate, je suis tombée, et il a commencé à me frapper »

Aujourd'hui, Célia a 35 ans, elle assume son passé de prostituée et n'éprouve aucune gêne à en parler. Elle avoue connaître tous « les recoins du Vieux-Lille », n'ayant pas de « place attitrée ». Enfin, surtout les endroits accessibles en voiture. Les parkings beaucoup. Car, à son époque « il fallait faire attention à la police », elle pouvait se faire arrêter et devait donc se cacher dans des coins plus isolés. Elle décrit un milieu malsain, pas « facile », où se mêlent drogue, violence, agressions, voire pire. « Certaines se prennent des coups de couteaux », souffle-t-elle. « Moi, je me suis déjà fait agresser. Une fois. » S'ensuit un récit précis, détaillé, comme s'il s'agissait de la veille. Un récit glaçant qui tranche avec son ton désinvolte.

« Ce soir-là je n'avais pas fait de thunes, alors je faisais du stop. C'est une tactique qu'on a quand la journée n'a pas été bonne parce que, souvent, les gens s'arrêtent. Et le gars est mis sur le fait accompli, soit il dit oui, soit il part. C'était un mec dans un camion, je suis montée mais il me paraissait suspect. On a tourné pour trouver un coin. Il voulait qu'on passe derrière, dans le dos du camion, là où il avait toute sa marchandise entreposée. Des caisses, des marteaux ... Il n'a pas voulu me payer au début de la prestation, alors j'ai râlé. Il m'a mis une patate, je suis tombée, et il a commencé à me frapper. J'ai crié, j'ai chopé ce que j'avais sous la main, j'ai fait ce que j'ai pu ! J'ai réussi à me sauver. »

Célia relève la plaque d'immatriculation et alerte la police, paniquée. « Il me disait qu'il allait me tuer. » Son agresseur est finalement retrouvé mais repartira libre. « C'était comme si c'était ma faute. S'il m'avait tuée, ça aurait été pareil. » Un moment difficile pour celle qui considère avoir un « sixième sens » pour repérer les situations à problèmes. Mais cette fois-ci, Célia n'avait pas « fait de thunes ». Elle ne pouvait donc pas se fournir en drogue. Elle analyse sa dépendance, ses difficultés à sortir de la prostitution, notamment à cause de l'argent. Tout cela avec un recul qui impressionne.

« C'est un peu comme si tu sortais de ton corps »

Pour Célia, c'est évident : prostitution, toxicomanie et alcoolisme sont liés. « C'était rare qu'une fille aille travailler sans prendre des cachets ou de l'héroïne. En tout cas, moi, je n'y allais pas à jeun. C'est un peu comme si tu sortais de ton corps. » C'est un cercle vicieux : elle a besoin de drogue pour aller

se prostituer, et de se prostituer pour ensuite acheter ses doses. *« Ce n'était pas pour le plaisir, c'est vraiment financier. C'est pour ça que c'est aussi dur d'arrêter, c'est un peu la facilité. »*

Si elle en sort, elle estime que c'est grâce à sa famille. Elle rencontre son mari en 2005, alors qu'elle fait du stop, et emménage rapidement avec lui dans la maison où elle réside actuellement. Elle continue la prostitution pendant un temps, avant de tout lui avouer. Elle se fait finalement aider par plusieurs associations, comme Entracte, où elle tombe par hasard sur une éducatrice qu'elle avait rencontrée dans un foyer. Celle-ci l'aide à combattre son addiction à la drogue. *« Pendant un an, mon mari ne m'a pas lâchée, ça m'a fait du bien. Ensuite, j'ai accouché de ma fille, en 2007, et j'ai arrêté. Mon fils est né quelques temps plus tard. »* Financièrement, elle est épaulée par le Nid. C'est comme cela qu'elle rencontre son président, Bernard Lemette. Pour lui, Célia a laissé la prostitution derrière elle bien plus tard. *« Ça fait maximum quatre ans que je la sens différente, que c'est une autre femme. Après, il y a une différence entre quitter le trottoir et quitter la prostitution. Je pense qu'elle a quitté le trottoir quand elle le dit. Mais c'est toujours compliqué de couper tous les liens avec certains clients. »*



Bernard Lemette, président du Mouvement du Nid des Hauts-de-France.

« C'est la facilité »

Le Mouvement du Nid de Lille continue d'ailleurs de l'aider, la situation financière de Célia demeurant compliquée. *« Pourquoi je n'irais pas faire une passe ? »* Cette idée lui trotte dans la tête bien souvent, même après avoir décidé d'arrêter la prostitution. *« Tu vas te poser sur un trottoir pendant cinq, dix minutes, tu te fais cinquante euros. Tu vas travailler huit heures tu ne fais même pas*

cinquante euros. C'est la facilité. Bien sûr que j'y suis retournée dans les débuts. En plus, j'étais toxicomane. Si je pense à aller là-bas, je pense à aller me droguer, c'est un cercle vicieux. » Bernard Lemette considère que son dealer remplit le rôle de proxénète. Même si Célia maintient « avoir été abordée » mais « avoir toujours travaillé pour son compte ».

« Pour moi, quand des personnes profitent de la prostitution, quand elles savent pertinemment d'où vient l'argent et qu'elles le prennent quand même, alors ce sont des proxénètes, affirme le président du Mouvement du Nid des Hauts-de-France. Il y a les proxénètes en réseaux organisés et les autres. Je ne pense pas qu'elle ait été dans un réseau. Mais en raison de sa dépendance à la drogue, son dealer remplissait ce rôle. Elles ont des milliers d'euros entre les mains mais elles n'en voient jamais réellement la couleur. Il passe où, cet argent ? »

« C'est comme si tu allais faire tes huit heures à l'usine »

Désormais, Célia va mieux. « J'ai eu le déclic quand même. Plus tu avances dans les années, plus tu t'enfonces. Ça m'a poussée à faire des choses que jamais je n'aurais faites : les vols, les agressions, les gardes à vue. A partir du moment où j'étais avec mon mari, j'avais l'opportunité de me ranger, de fonder une famille. C'est grâce à mes enfants. » Elle esquisse un sourire : « Je me sens mieux. Tu ne peux que te sentir mieux. Quand je me lève le matin je vais bien, plutôt que de me traîner pour aller faire une passe et chercher de la drogue. Si tu n'en sors pas très vite tu banalises la chose. C'est comme si tu allais faire tes huit heures à l'usine. Il y a les trois huit aussi sur le trottoir. L'équipe du matin, celle de l'après-midi et du soir ! » Elle laisse échapper un petit rire.

Mais Célia demande toujours de l'aide au Nid, notamment pour les frais de scolarité de ses enfants. Sa situation financière reste précaire. « Tu n'es pas vraiment aidée en France. Je suis rentrée dans une boîte d'intérim d'insertion, suite à mon passé tumultueux. » Sa voix est empreinte d'une ironie teintée d'amertume. Désormais, elle touche le RSA, mais ne peut plus travailler. Son fils a un trouble de déficit de l'attention (TDAH). Pour s'occuper de lui, Célia touche une aide, mais elle doit arrêter toute activité, au risque de perdre de l'argent. Certes, tout n'est pas réglé, mais elle s'en sort mieux depuis quelques années. « Quand je travaillais en intérim, j'avais mis de l'argent de côté, même en étant prostituée, c'est une chose que je n'avais jamais fait. Pourtant, j'en gagnais de l'argent !

Son passé, il « fait partie d'elle », comme elle le répète. Elle ne l'oublie pas et ne le souhaite pas. Pourtant, elle préfère éviter les lieux chargés de douloureux souvenirs. « Même quand je dois aller chez le médecin, je ne veux pas passer dans le vieux Lille. Je ne veux plus avoir de contact, c'est derrière moi. Je regrette d'avoir fait ça, même si j'ai rencontré des gens bien. Mais c'est dur de s'en sortir ».

Laura Andrieu